

Muneeb

Je comprends votre perplexité, elle me touche profondément, mais elle est parfaitement justifiée. Vous vous demandez sans doute, et vous avez parfaitement raison, ce que fait un homme comme moi derrière ce comptoir d'épicerie de nuit. Vous avez remarqué depuis longtemps que je ne viens pas du Pakistan mais de l'avenue Baillet-Latour à Brasschaat. Vous m'en voyez désolé, mais y changer quelque chose m'est impossible : ma marge de manœuvre n'existe plus. C'est ici, au milieu de canettes de bière à bon marché et de pain turc, que j'ai atteint la limite de mes possibilités. Mes caractéristiques permanentes m'ancrent ici, dans mon histoire sans gouvernail. Oui, au club de polo, j'ai appris à laisser mon cheval être caressé par les enfants de l'Association flamande de l'Autisme : « Qui est privilégié doit partager », c'est ce que l'on m'a appris et cela m'est resté. Je suis désolé. Avant de commencer mon histoire, je veux vous demander un peu d'indulgence. Il est facile de sympathiser avec des héros de pays défavorisés qui ont commencé à zéro et qui ont réussi à se sortir de leur classe sociale. Mais moi aussi j'essaie de laisser ma classe sociale derrière moi, moi aussi j'essaie de faire le saut. Et pour moi non plus, le tremplin miraculeux ne surgit pas du vide. Je ne peux compter que sur mes propres efforts, en toutes circonstances. J'ai déjà fait quelques progrès. Mais la semaine dernière, il s'est avéré que j'étais doublement assuré sans même le savoir. Un petit cadeau de mon grand-père qui a intelligemment géré son legs. Et il y a trois ans, j'ai soudain appris que j'étais un modeste actionnaire de CMB, ABINBEV et Belgacom. Et moi qui m'évertue à réussir mon détachement. L'an dernier, j'ai encore fermé un compte d'épargne perdu et oublié qui avait été ouvert à ma naissance, il y a trente ans ; le syndicat a toutes sortes de plans à mon sujet, sans parler de l'héritage de mon grand-oncle mort sans enfants qui a quatre appartements à Knokke – à partager, il faut le dire, entre sept neveux et nièces. Croyez-moi : il faut travailler jour et nuit, ne pas perdre le but des yeux et garder toute sa passion.

Je sais maintenant que j'ai des limites, vous reconnaissez tout de suite en moi un Européen de vieille souche, et je n'attendrai jamais la pureté totale. J'ai

pris cette place dans cette épicerie de nuit pakistanaise en toute modestie, pour raconter pour la première fois l'histoire d'un homme qui ne changera pas seulement nos vies, mais nous fera changer de vie. Son plus grand secret est qu'il n'a pas de secret. La transparence en personne, aussi indéniable qu'une solution mathématique. Son impact n'est même pas celui d'un cratère. Dès que j'aurai dit ce que j'ai à dire, ma vie sera changée.

Je voudrais pouvoir affirmer qu'il a été mon meilleur ami, mais je n'ose pas avoir cette arrogance. Laissez-moi plutôt vous raconter comment j'ai fait la connaissance de Muneeb. L'homme dont cette épicerie de nuit porte le nom, l'homme dont de nombreuses rues, régions et même ères porteront le nom. Muneeb.

C'était au début de notre première année académique à la London school of economics. Muneeb était un gringalet falot. Il était clair qu'il n'avait jamais appris à jouer du violon. Mais il s'avéra bientôt qu'il était l'élève le plus acharné au travail d'entre nous, et l'un des plus doués. Ses notes étaient parfaites. Structurées, exhaustives et pourtant dénuées de détails superflus. Faire des études à Londres est hors de prix. Mais il avait des revenus réguliers. Jamais trop, jamais trop peu. Moi au contraire, j'avais des périodes fastes suivies par d'autres marquées par une cruelle pénurie. Il travaillait trois soirs par semaine dans un restaurant pakistanais de la Old Street, mais il était impossible que cela suffise à couvrir tous les frais. J'ai rapidement découvert qu'il avait un grand secret, un coffre d'Ali-Baba d'où coulait un flot incessant d'argent, une source magique, une corne d'abondance qui tous les mois, à un rythme constant, versait une somme modeste sur son compte. Un certain temps s'écoula avant qu'il ne se confie à moi, mais un jour vint où il m'expliqua par le menu comment son père et le frère de celui-ci, l'oncle Ali, étaient arrivés à Bruxelles. Comment ils avaient ouvert cette épicerie de nuit, et comment ils lui avaient donné le nom du premier-né, leur fils et neveu, Muneeb. Tandis que son père et l'oncle Ali se nourrissaient de chips et de tomates trop mûres, le peu de gain que générait l'affaire aboutissait sur un compte destiné à payer les études de Muneeb. Muneeb, moi et nos compagnons de chambrée à Londres discussions des opportunités éthiques de placement et préparations des actions philanthropiques au profit d'UNICEF, pendant que, dans l'épicerie de nuit, son propre père et son oncle vendaient

pendant 17 heures par jour des cigarettes, de l'eau de Javel et de temps à autre, une boîte de sauce tomate.

Muneeb était un homme selon mon cœur. Il avait le véritable esprit d'entreprise. Nous sommes devenus amis, et avec nos camarades d'études, un Norvégien et un Finnois, nous avons décidé, conformément à notre éducation, d'utiliser nos privilèges à bonne fin. Avec une mise de fonds minime, nous avons démarré un petit fonds spéculatif, organisé nos *trades* : cela nous permettait de verser quelque 2 000 pouds par mois à des projets sociaux. Mais cela commençait à nous tarauder. Nous n'utilisions notre savoir et notre richesse, qui découlaient tous deux d'un système condamné à mort, que pour panser quelques-unes des plaies ouvertes que ce même système infligeait. Cette constatation tourmentait surtout Muneeb. Il avait l'impression qu'il lui fallait absolument couper la main qui le nourrissait. Tout ce qu'il savait, tout ce qu'il avait atteint, lui avait été offert par le couple fatal de la bienfaisance et du capitalisme, le monstre qui frappe d'une main et soigne de l'autre. La question qui agitait Muneeb toujours plus était la suivante : était-il possible de faire se dissoudre le monstre ? Le monstre dont il ne savait que trop qu'il en était l'une des personnifications...

Il cherchait des manières de se purifier. Il savait qu'il fallait qu'un individu, une personnalité exceptionnelle, prenne l'initiative, mais il savait aussi qu'il ne s'agissait pas de la moralité ou des mérites personnels d'une personne donnée, mais de résistance structurelle. L'interaction entre l'individu et la structure, ce nœud gordien le fascinait infiniment. Il savait qu'il n'y avait aucun sens à bricoler aux structures quand on flemmarde dans sa propre vie, et il savait que qu'il n'y avait aucun sens à peaufiner la sagesse et l'éthique personnelles si l'on laissait les structures en paix.

Ensemble, nous lisions Marx et Hobbes, Spinoza et Hannah Arendt, Voltaire et Thoreau, les livres du Tao et Eckhart.

Et après un an d'études, il a laissé tomber tous ses livres. Il nous l'a dit littéralement au dîner de spaghettis au cours duquel nous discutons d'un placement dans une pommeraie biologique : « Maintenant, je laisse tomber les livres ». Et il est parti. Ont suivi alors 42 jours dont personne n'a rien appris. Personne ne sait s'il a fait un voyage ou suivi un entraînement physique, ou encore s'il s'est peut-être entretenu avec quelqu'un ? Toujours

est-il qu'un matin, il est revenu et a dit : « J'ai pris une décision. Qui vient avec moi ? »

« Moi ! »

Et quelques heures plus tard, nous étions à bord de l'Eurostar. Toute la durée du voyage, j'ai tenté de savoir ce que signifiait sa décision, mais il ne lâchait rien, ce qui décuplait ma curiosité. J'archivais chaque geste, chaque regard, chaque inflexion comme autant de présages, de signes ou d'indices révélateurs de son plan. Je ne doutais pas une seconde qu'il le mettrait en œuvre avec une énergie qui n'avait pas d'égale. Mais que ce plan éclipserait tous ses semblables d'une façon aussi totale et universelle, je n'en avais pas le moindre pressentiment.

Nous sommes arrivés le samedi matin. La porte coinçait déjà, alors, il l'a poussée, il est entré. Mince, légèrement parfumé, dans ses docksides, un jeans délavé et un polo élégant. Les cheveux noirs coiffés en arrière avec un peu de gel. Son père et son oncle Ali n'en croyaient pas leurs yeux : il était là, sans crier gare. Ils se sont embrassés tendrement. Cela ne se passait que deux fois par an tout au plus. À la question de savoir ce qu'il venait ainsi faire, à l'improviste, il a répondu : « Ouvrez les portes. Videz les vitrines. Tout ce qu'il y a devant les vitres doit partir. »

« Mais pourquoi ? »

« Il n'y aura plus de questions, et pas de réponses. »

Son père et l'oncle Ali se sont mis à tout ce qui était dans les vitrines. Pendant ce temps, Muneeb regardait les murs garnis de rayonnages en bois, sur lesquels des bidons de produits à déboucher de la marque Hercule et des bouteilles d'eau de Javel s'empilaient du sol au plafond.

« Les produits le mieux vendus du magasin, depuis des années », m'a-t-il aimablement expliqué pendant que son père et son oncle se mettaient en nage pour lui obéir. « La vente de ces deux seuls produits a fait de moi ce que je suis. Cet Hercule est le produit à déboucher le plus efficace qui soit. Et on ne le trouve qu'ici. » Muneeb m'a encore expliqué que c'était le rendement de ces bidons d'eau de Javel et d'Hercule qui avait généré son savoir. Et que c'était donc avec ses produits qu'il allait se défaire de toutes compétences et caractéristiques. J'ai dévisagé Muneeb, beaucoup de choses m'avaient échappé en lisant Spinoza, mais j'avais toujours supposé qu'il en allait de

même pour Muneeb. La lumière du jour illuminait inexorablement chaque recoin du magasin. Des passants s'arrêtaient et jetaient un coup d'œil curieux à l'intérieur. Je n'osais plus poser de question. Lorsque son père et l'oncle Ali ont eu fini de vider les rayonnages, Muneeb a dit avec une autorité naturelle : « Maintenant, videz ce freezer », en indiquant un énorme vieux congélateur, légèrement rouillé. L'oncle Ali a mis l'ordre à exécution sans poser de question. Il a ouvert le couvercle et commencé à virer les cartons de pizza congelées du freezer à une cadence d'enfer. Le père de Muneeb essayait tant bien que mal de glisser les boîtes de pizzas entre les canettes de coca-cola et de cocktails, mais il était impossible de garder cinquante pizzas au frais. Son frère et lui font cependant preuve d'un véritable esprit d'entreprise : voyant en chaque crise une opportunité, ils décident de profiter de l'occasion pour faire un geste au service du public, et font généreusement glisser les pizzas dont la date de péremption remonte à plus de cinq mois par le soupirail de la cave. « Descendez les bidons d'Hercule et de Javel. Commencez par les rayonnages du haut et ainsi de suite. Apportez-les tous, un par un, et videz-les dans le congélateur. »

Aussitôt dit, aussitôt fait : le père et l'oncle Ali ont investi toute leur vie dans l'intellect de ce jeune homme, donc l'idée ne leur viendrait même pas de mettre sa décision en question.

Le congélateur était rempli jusqu'aux bords de Javel et d'Hercule glacés. J'ai vu l'oncle Ali tituber vers la porte. Sur le seuil, il a été pris de nausées. Les vapeurs qui montaient du congélateur brûlaient les poumons. Muneeb, la tête haute, m'a serré la main puis s'est dirigé calmement vers le congélateur. Il a posé sa main sur le bord, et d'un mouvement gracieux, a sauté dans le congélateur. ¹

1

(Je vais vous épargner la description par le menu, mais j'invite celui qui doute de l'exactitude scientifique à consulter l'enquête menée par l'Université Catholique de Louvain à la demande du juge d'instruction Bruno Bulthé dans le cadre de l'enquête judiciaire sur les meurtres non élucidés d'Andras Pandy. Au cours des années quatre-vingt-dix, ce pasteur s'était lui aussi approvisionné en produits à déboucher dans la cave de sa maison, ici, de l'autre côté du canal, pour faire disparaître les cadavres de ses filles et de sa femme. L'enquête avait conclu que cela fonctionnait.)

Tout est parti. Plus rien à voir. Muneeb n'est plus. Je suis seul, ici. Pour témoigner de la disparition de Muneeb. Muneeb a fait le passage, il est la contingence nécessaire, Muneeb arrive maintenant. C'est maintenant qu'il commence. Il commence sans être. Il est maintenant : début.

Lui-même est – même s'il est maintenant sans lui-même et sans être – au-delà de tout l'être et de tous les mots. Comme un pavé qui disparaît et dont la disparition met enfin en branle toute la rue, auparavant fatalement immobile, voilà comment arrive Muneeb. Où est Muneeb ? Muneeb inexiste parmi nous. Comment Muneeb inexiste-t-il parmi nous ? Muneeb inexiste parmi nous hors du temps et de l'espace, comme une pompe à vide. Pourquoi Muneeb inexiste-t-il parmi nous hors du temps et de l'espace comme une pompe à vide ? Parce que je le dis. Et je le dis parce que je ne souhaite pas vous l'interdire. Tant de choses vous sont déjà interdites : le libre flot de l'histoire ? Interdit. Le vortex de visions du monde toujours en amélioration ? Interdit. Une révolution fraîche éclore de modèles de sociétés, ludique comme des chiots qui joueraient ensemble toujours plus tendrement ? Interdit. C'est pourquoi je dis ici et maintenant que Muneeb est devenu l'absolu pour nous. Tous ses signes distinctifs, caractéristiques, propriétés temporelles et spatiales sont résolus. Muneeb est maintenant la liberté radicale, la promesse, l'ouverture qui nous libère. À l'étroit dans vos chaussures dans notre civilisation bouchée ? Avec Muneeb, tout ira mieux. Vous trouvez que cette promesse sonne creux ? Je vous le dis : elle est le vide en personne. Le désenclavement du hiatus. Dorénavant disponible ici. Je vous le dis aujourd'hui, et je sais que je vous le dirai demain : Muneeb est la (dis-)solution.